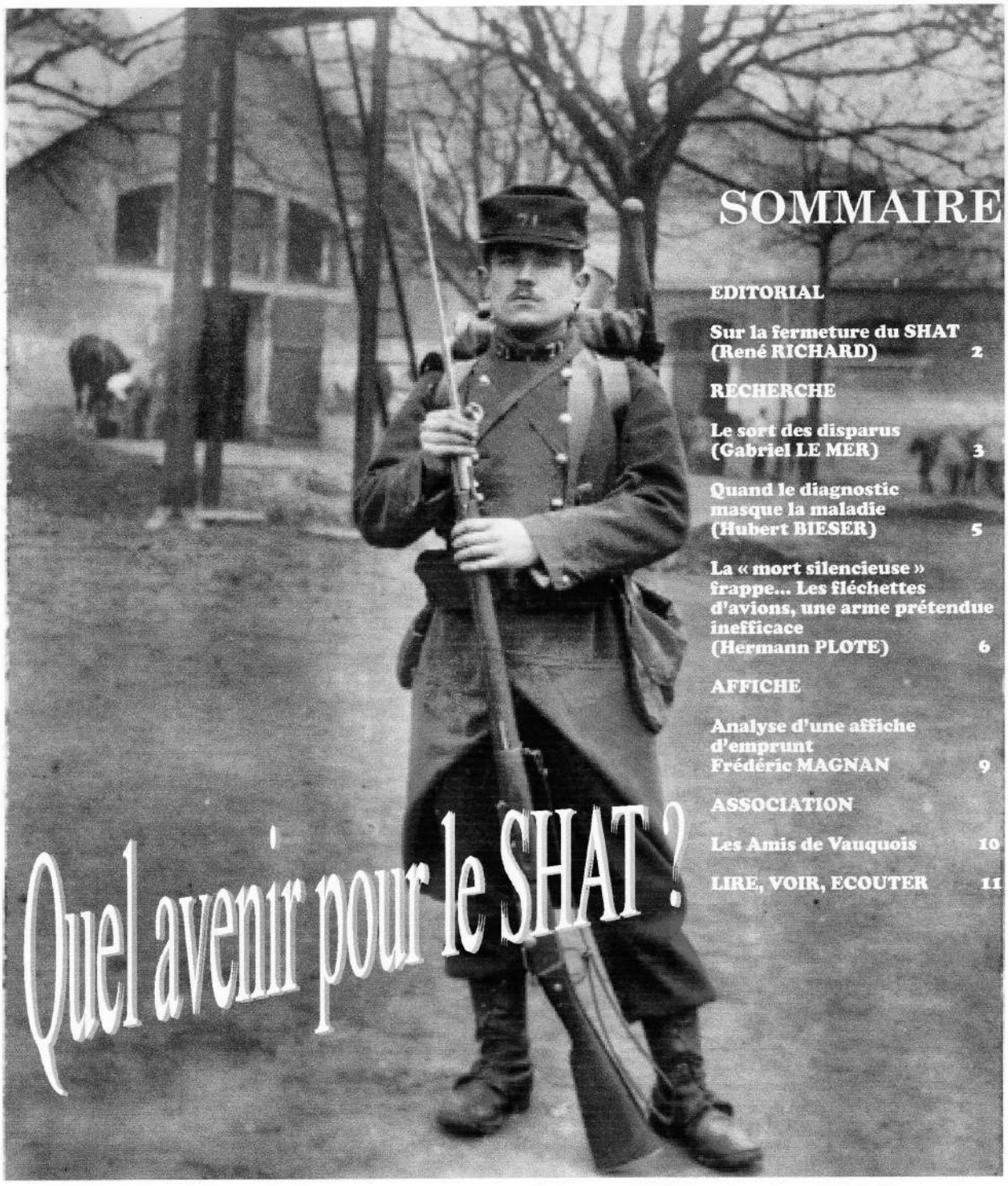
Bretagne 14-18

Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre

Septembre 2001

Bulletin n°18
ISSN : 1240-5396



Quel avenir pour le SHAT ?

SOMMAIRE

EDITORIAL

Sur la fermeture du SHAT
(René RICHARD) 2

RECHERCHE

Le sort des disparus
(Gabriel LE MER) 3

Quand le diagnostic masque la maladie
(Hubert BIESER) 5

La « mort silencieuse » frappe... Les fléchettes d'avions, une arme prétendue inefficace
(Hermann PLOTE) 6

AFFICHE

Analyse d'une affiche d'emprunt
Frédéric MAGNAN 9

ASSOCIATION

Les Amis de Vauquois 10

LIRE, VOIR, ECOUTER 11

Éditorial

Sur la "Fermeture" du Service Historique de l'Armée de Terre de Vincennes

par René RICHARD

A la fin du printemps dernier nous avons appris que le S.H.A.T. de Vincennes fermerait ses portes au public des chercheurs en septembre 2001, faute d'appelés pour épauler le personnel de ce service. Rumeur ou véritable information, nous n'en savions rien, bien des bruits ayant couru dans le passé sur des projets de restauration ou de restructuration de ce centre d'archives nationales. Nullement partisans des anathèmes lancés sans certitude, nous avons décidé de solliciter du Ministre de la Défense, dont l'administration gère le S.H.A.T., qu'il nous confirme cette fermeture ou nous rassure sur l'avenir de ces archives inestimables. Nous insérons, au début de ce bulletin, le courrier que nous avons adressé au ministre. (Une question lui a aussi été posée sur ce point, à notre demande, par Mr Chouat, député des Côtes-d'Armor).

"René RICHARD
l'Association BRETAGNE 14-18
Bel Horizon
22 330- PLESSALA

Plessala, le 27 juillet 2001 Président de

à Monsieur Alain RICHARD
Ministre de la Défense

Monsieur le Ministre,

Je me permets de solliciter de votre bienveillance des informations sur la fermeture envisagée en septembre du Service Historique de l'Armée de Terre de Vincennes, sur ce qui la motive, sur l'avenir de ce centre d'Archives nationales et sur les conditions éventuelles de consultation futures.

Plusieurs adhérents de notre association de recherche historique m'ont fait part de leur inquiétude, voire même de leur indignation, devant cette fermeture brutale et qui serait une conséquence de la fin de la conscription, le personnel de ce centre intégrant jusqu'alors de nombreux appelés.

Je partage entièrement leurs sentiments, certains ayant engagé des recherches universitaires doctorales ou des recherches thématiques: se voyant privés brutalement d'un centre d'Archives unique en France et donc de sources introuvables par ailleurs, ils peuvent voir tous leurs projets remis en cause et tous leurs efforts antérieurs ruinés.

Nous savions que le Service Historique de l'Armée de Terre n'allait pas bien pour des raisons diverses et qui n'étaient pas uniquement d'ordre financier ou matériel, comme j'ai pu le constater à trois reprises. Nous avions appris qu'une fermeture provisoire était envisagée pour la fin de l'année pour effectuer divers travaux sur le bâtiment où sont regroupées ces Archives et des actions de rénovation, de préservation et de copie indispensables pour la sauvegarde de documents en très mauvais état.

Les chercheurs s'étaient plus ou moins persuadés de la nécessité de cette pause. Mais personne n'envisageait la fermeture soudaine et radicale de ce service.

Qu'adviendra t-il désormais si le projet de fermeture se confirme ?

Sera t-elle provisoire pour permettre à votre Ministère de préparer une formule alternative d'organisation et de gestion, au sein ou en dehors de l'Armée, avec un statut public ou semi associatif (comme dans d'autres pays) ? Dans ce cas, combien de temps durerait-elle ?

Sera t-elle définitive et sans appel ? Que deviendront alors ces fonds inestimables d'archives qui représentent la mémoire militaire de la France depuis des siècles ? Seront-ils, comme les peintures de certaines grottes, inaccessibles au commun des chercheurs et seulement réserves à une élite triée sur le volet ? À quoi et à qui serviront- ils ? Qui les surveillera, les préservera et les conservera ?

Couverture : soldat du 71ème R.I., classe 1906, dans sa caserne à Saint-Brieuc (coll. privée MP)

Je crains fort, monsieur le Ministre, qu'on ait condamné par cette décision hâtive et aux motivations imprécises toute une forme de recherche historique, fondamentale ou individuelle, à s'étioler. En cette période de longue paix (pour la France...) on peut penser que l'histoire des conflits où s'est trouvé entraîné notre peuple n'a que peu d'intérêt et qu'il est inutile de dépenser de l'argent pour entretenir de vieux documents qui les concernent ou les relatent. Ces conflits ont cependant, et malheureusement, émaillé toute notre Histoire et ont influé sur son cours. Ignorer leur histoire revient à renoncer à écrire correctement l'Histoire de notre pays. Et leur histoire n'est pas encore tout à fait écrite, quoiqu'on en dise. Il reste tant à découvrir encore pour l'écrire, l'expliquer et mettre en garde les générations futures contre ces bouleversements terribles. Comment le faire sans les archives de ces conflits ? A moins de renoncer à tout devoir de mémoire et de considérer que tout est écrit définitivement.
Comment doit-on interpréter le souci exprimé à Craonne en 1998 par Monsieur le Premier Ministre d'ouvrir les Archives et aussi la volonté de nombreux responsables politiques de relancer l'instruction civique si on ferme une partie de ces Archives et si, du même coup, on élimine l'étude de ce qui contribua aussi à construire notre citoyenneté (car celle-ci se cimenta également et malheureusement dans le sang et la souffrance) ?
Comment sera perçue cette fermeture au moment où des interrogations sont posées concernant les conflits de ce siècle ? Je n'ose penser que cette fermeture est motivée par des volontés d'oubli.
Je terminerai, monsieur le Ministre, avec ce propos que me tint un survivant de la première guerre mondiale à la fin de sa vie : "Monsieur Richard, nous ne devons ni être glorifiés, ni tenir le devant de la scène, nous les anciens de 14-18. Nous n'avions pas voulu cette guerre, pas plus que la plupart des soldats allemands. Nous y avons fait ce que nous pensions être notre devoir. Mais la guerre c'est inhumain. Nous pensions sincèrement qu'après une telle boucherie, les responsables auraient compris et qu'il n'y aurait plus de guerre. Hélas ! Quand nous ne serons plus là, ne nous oubliez pas quand même ...".
Rassurez-nous, monsieur le Ministre, sur l'avenir des archives militaires de ce pays afin que l'oubli n'engloutit pas encore un peu plus tous ces soldats de 14-18 ou d'autres conflits de ce siècle et tous leurs témoignages et messages.
Je vous remercie, au nom des membres et chercheurs de notre association, de votre réponse et vous prie d'agréer, monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments respectueux."

A ce jour nous n'avons reçu aucune réponse du Ministre ou de ses services. Indifférence face à notre demande pourtant formulée avec courtoisie ou gêne devant l'énoncé d'un problème que personne au ministère, même le Ministre, ne sait comment résoudre ? Nous ne le savons. Par contre, à monsieur Chouat, qui avait joint à sa propre lettre un double de la nôtre, le Chef du Cabinet civil du Ministre a répondu le 16 août que *" le Ministre a aussitôt prescrit un examen particulièrement attentif de votre correspondance" et que "vous serez bien évidemment informé dès que possible de la suite qui aura pu lui être réservée ".* Attendons et nous verrons ou lirons....

R e c h e r c h e s

Le sort des Disparus

par Gabriel LE MER

Dans son ouvrage *"La France dans la première guerre mondiale",* Ralph SHOR cite le chiffre de 25.2000 combattants français portés " Disparus " pour un nombre de 1.252.000 morts sur le terrain, disparus, morts dans les ambulances de l'avant et de l'arrière. Soit un pourcentage de 20 % de disparus.
De son côté Jean Tardieu, dans un tableau des pertes françaises du 1er août 1914 au 11 novembre 1918, paru dans l'un de ses ouvrages, cite un total de tués, disparus ou morts dans les ambulances de 1 269 000. Les disparus représentent encore environ 20% des morts.
Quelques Livres d'Or et listes communales ou régimentaires de morts à la guerre donnent, quant à eux, les pourcentages de disparus suivants :

- Plabennec (29) 19%
- Plaintel (22) 30%
- La Planche (85) 22,5%
- Saint-Etienne du Gué de l'Isle (22) 16%
- Historique du 136e R.I. de Saint Lô 17%

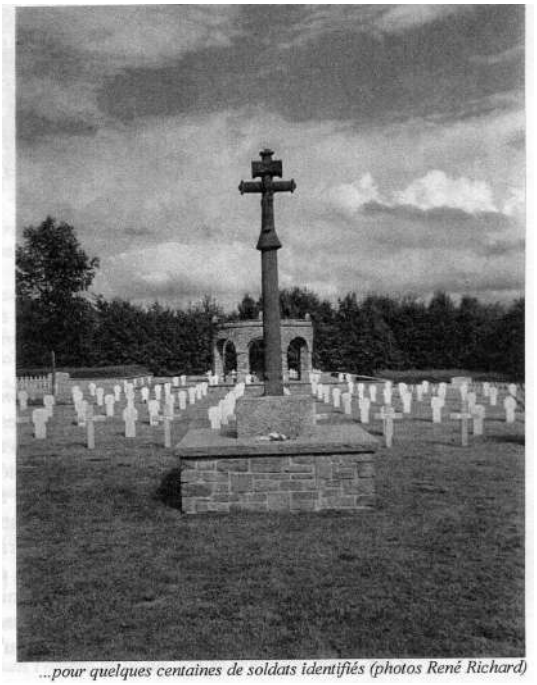
Ce qui donnerait une moyenne de 20,9 % de disparus avec des variations notables selon les listes.
Ce pourcentage élevé du nombre de "Disparus" peut être attribué au fait que la mort elle-même avait pris sa place dans l'organisation administrative de la guerre. Les hommes tombés en des emplacements qu'on ne pouvait plus atteindre étaient forcément abandonnés. A ceux qui étaient tués sous les bombardements ou pendant les attaques, leurs camarades ou leur chefs de section enlevaient, lors d'un répit ou la nuit, leur plaque d'identité et leur portefeuille, qu'on adressait ensuite, via l'administration, à la personne à prévenir.
Les morts étaient enterrés, quand on le pouvait, soit sur place, entre les lignes, soit un peu à l'arrière, sous un tertre sommaire surmonté de deux branches fixées en croix. Tel était le mode rustique des "croix de bois" que l'on fabriqua, en série industrielle, tout comme les cercueils, pour les nécropoles voisines des hôpitaux d'évacuation, à la veille des grandes offensives.
Pour l'autorité militaire, tout combattant absent, non enregistré comme tué ou blessé était porté disparu. Il pouvait être mort, blessé demeuré sur le champ de bataille ou simplement prisonnier (voire déserteur). Un avis de disparition était envoyé à la mairie du son dernier lieu de résidence.
En 1914, un grand nombre de Disparus reçurent une inhumation sur le champ de bataille. En Belgique, à Charleroi et Maissin, dans les régions envahies, ce furent les populations civiles réquisitionnées par les Allemands, de façon parfois brutale et impérative, qui enterrèrent les soldats morts sur le champ de bataille. Certains s'efforçaient de leur ôter leur plaque d'identité, suivant l'état des corps qui avaient parfois séjourné, comme à Maissin, une dizaine de jours sur le terrain *.

Des milliers de disparus à Maissin



En 1915, la guerre des tranchées et la tactique du "grignotage" adoptée par le général Joffre aboutirent à un nombre élevé de Disparus. Dans son livre " *Le Fléau de Dieu* ", l'abbé Lelièvre relate: *"En face de nous, entre les lignes, des centaines de cadavres attendent leur sépulture".*
Cette situation n'était pas spécifique au secteur du front d'Artois tenu par la 19e D.I., on la retrouve tout au long du front, en Belgique, dans la Somme, dans l'Aisne, en Champagne, Argonne, dans la Meuse... Les soldats se plaignaient de cet état de chose, regrettant de ne pouvoir inhumer leurs camarades ou subissant l'atroce odeur des décompositions ; les officiers tempêtaient ; accusé, le Service Sanitaire pouvait aussi rejeter sur la troupe la responsabilité et le soin du lugubre travail qui, pour celle-ci, lui incombait. Parfois l'initiative d'un officier aboutissait à organiser dans son secteur, de nuit, l'inhumation de tous ces cadavres officiellement portés disparus. Ces opérations permettaient d'identifier quelques corps, de donner à des familles dans l'angoisse de tristes certitudes. Quant aux familles des non identifiés, il leur faudra attendre, souvent après la guerre, une décision du tribunal de justice déclarant leur proche officiellement "Mort pour la France" (les séances des tribunaux

durèrent jusqu'en 1922-1923 et les familles durent attendre de longs mois avant que des aides leur soient versées).
En 1916, pour une période de dix mois, l'Histoire officielle française fixe les pertes françaises à Verdun à 162.308 tués ou disparus, ces derniers englobant les prisonniers. Après la guerre, les restes de 150.000 cadavres non identifiés, allemands et français, furent rassemblés dans l'ossuaire de Douaumont. Aujourd'hui encore des ossements de soldats français et allemands sont découverts sur l'ancien champ de bataille.


...pour quelques centaines de soldats identifiés (photos René Richard)

Toujours après la guerre, les tombes individuelles et communes, les petits et grands cimetières connus furent regroupés dans de grandes nécropoles nationales. Mais de très nombreux soldats hâtivement inhumés dans des trous d'obus ou des tranchées désaffectées de la ligne de front ne furent jamais exhumés par manque d'informations sur leurs sépultures. Ainsi, en avril 1999, au cours de travaux agricoles à Moulin-sous-Touvent dans l'Oise, et à Fontenoy dans l'Aisne, une vingtaine de soldats, portés disparus, étaient exhumés.
Minutieusement dégagés par nos amis de l'association Soissonnais 14-18, quatre d'entre eux furent identifiés grâce à leur plaque d'identité encore lisible.
La vérité nous oblige à dénoncer le peu d'intérêt porté par les pouvoirs publics français à nos disparus quand on les retrouve. Là, où l'inhumation des restes d'un soldat canadien ou australien donne lieu à une grandiose cérémonie avec garde d'honneur, musique et présence de personnalités officielles, les ossements de 20 soldats français disparus sont hâtivement entassés dans le coffre d'une modeste voiture pour être discrètement enterrés dans une quelconque nécropole …

* Un ancien soldat du 19ème R.I., Mr C. de Plémet (22) rapporta à René Richard, en 1980, le fait suivant : de la classe 1911, il avait combattu à Maissin en août 1914 et il resta jusqu'à la fin de la guerre à ce régiment comme agent de liaison et mitrailleur ; après l'Armistice, le régiment progressa dans les Ardennes ; envoyé en mission, Mr C... passa près de Maissin ; une fermière belge l'aborda alors et, voyant ses écussons, lui indiqua qu'elle avait caché chez elle des centaines de livrets militaires de soldats du 19ème R.I. qu'elle avait récupérés dans les sacs qui traînaient sur le champ de bataille d'août 1914 ; ces livrets furent ensuite confiés à l'intendant du régiment. Dans le Cahier du 19ème R.I. n° 23 de janvier 1923, figure aussi une liste de plaques d'identité conservées par des Belges et rendues aux autorités françaises.

Quand le diagnostic psychiatrique masque la maladie

par Hubert BIESER

A..Mala, cultivateur de 22 ans, né au Soudan, est caporal au 28eme Bataillon de Sénégalais. Le 24 juillet 1916, il tombe malade à Amiens. On l'expédie au Val de Grâce (Paris). Le médecin-chef diagnostique une excitation hypomaniaque et l'adresse à l'asile de Ville-Evrard le 26 juillet.
Le médecin qui le reçoit note : *" Parle assez bien le français. Physionomie satisfaite. Montre un morceau de papier et récite les lettres de l'alphabet. A été envoyé à l'hôpital pour soigner les malades. Voudrait une permission pour aller à Paris. Présente une cicatrice à la base du poumon droit, reste d'une plaie par balles ainsi que des traces de ventouses scarifiées, séquelles d'une bronchite aux Dardanelles ".*
Rien que de très banal, sans doute, car contrairement à la réglementation qui veut qu'un certificat soit rédigé quinze jours plus tard et un autre un mois après, la deuxième observation n'a lieu que quatre mois plus tard, le 19 novembre 1916: *"Très prolixe. Hypermimie. Sourire. Ne désire rien, sinon*

retourner à son régiment. Etait très excité à un moment donné, cassait les cuillères et menaçait avec les morceaux, mangeait ses matières ".
La routine quoi !, marquée de quelques éléments qui justifient le diagnostic et la prolongation de l'internement : *" prolixe, hypermimie, sourire, très excité, cassait, menaçait, mangeait ses matières*", autant de signes du dérangement mental des maniaques.



Tirailleurs sénégalais (Larousse illustré, Tome 1, p. 87)

Le diagnostic est sans doute bien installé puisque aucune observation n'intervient avant le 22 juin 1917, sept mois plus tard : *"Depuis janvier calme, déprimé, apathique, indifférent".* L'accès hypomaniaque est donc suivi d'une phase dépressive
Classique, mais du côté du corps, il semble que quelque chose cloche : *"Toux, expectoration séropurulente, dyspnée, souffle au sommet droit, submatité de tout le poumon droit".*
Et le médecin de s'interroger: " *Tuberculose ? Mais pas de fièvre. Depuis mai, tachycardie, dyspnée considérable".*
Sa conviction est sans doute établie car il propose ce jour-là une Réforme N° 2. Deux jours plus tard, le 24 juin, il se voit contraint de noter dans une dernière observation : *" asystolie, décès".*
Le discours psychiatrique a comme effet redoutable de masquer tout ce qui n'est pas de sa discipline. Entrer à l'asile est déjà un signe de folie. Ensuite, tout peut devenir symptôme de dérangement mental : une physionomie satisfaite, un état d'excitation, un sourire. La toux, une difficulté respiratoire ou une vieille bronchite ne sont que de banals symptômes en général passagers. Quand on arrive aux symptômes sérieux, au purulent, à la tachycardie, il est trop tard !
Au grand jamais le psychiatre ne voit dans les symptômes psychiques les signes d'un corps qui souffre ; n'est-il point le médecin des âmes ? Il voit d'ailleurs tout à fait rarement le malade. Quant au personnel infirmier, sa fonction de gardien l'empêche d'attirer l'attention du grand chef sur des symptômes apparemment mineurs comme une toux ou une difficulté respiratoire. Il doit d'abord en référer à son supérieur hiérarchique, le surveillant. Et de niveau hiérarchique en niveau hiérarchique, l'information se dilue. De plus, nos sources montrent que les soldats d'origine lointaine sont moins bien soignés que les "poilus" de la "doulce France". On ne les comprend pas, on ne sait comment s'y prendre avec eux et, fréquemment, ils en sont réduits à se soigner entre eux. Parfois, jusqu'à ce que mort s'ensuive....

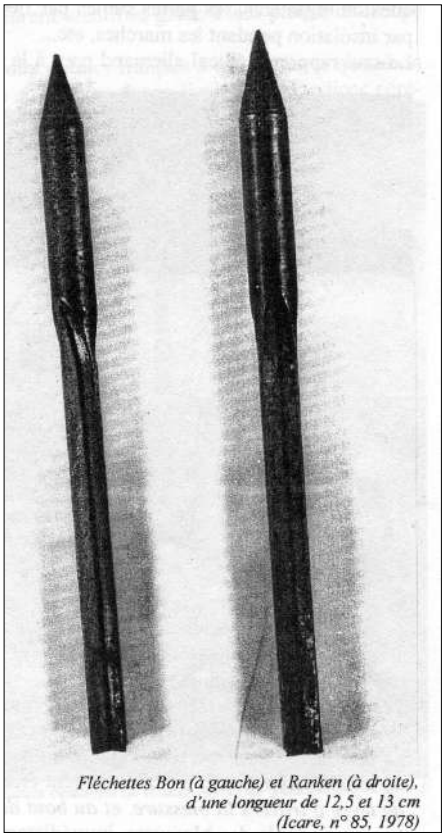
La "mort silencieuse" frappe...
Les fléchettes d'avion, une arme prétendue inefficace

par Hermann PLO'IE

Nous sommes le 27 octobre 1914. Depuis deux jours, la bataille fait rage autour de Moorslede, à l'est d'Ypres. Le général Karl Friedrich von Meyer, revenu au service actif au début du mois d'août 1914 et placé à la tête de la 37e Brigade de Landwehr, est contrarié. Le colonel Marschall von Suwalski, commandant son 3e Reserve-Ersatz-Regiment, vieux troupier de la guerre de 1870, s'était placé à la tête de ses bataillons pour conduire une attaque. Sa dépouille mortelle, retrouvée sur le champ de bataille, a disparu pendant la nuit, certainement jetée par mégarde dans une fosse commune avec les autres tués du régiment.
Von Meyer veut en avoir le coeur net. A l'instant où il monte dans sa voiture, il s'effondre sans cause apparente. Le maréchal von der Goltz, en ce temps Gouverneur Général de la Belgique et venu une fois de plus au front pour entendre les balles siffler car il y retrouve les sensations de sa jeunesse *"en*

courant en plein jour jusqu'à la première ligne", ordonne immédiatement l'évacuation de von Meyer vers l'Hôpital Militaire de Bruxelles. Mais le blessé y expirera deux jours plus tard. L'autopsie permettra d'expliquer la cause de sa mort : une fléchette d'avion s'est enfoncée dans son épaule avant de finir sa course tout au fond de ses entrailles. Personne n'avait prêté attention à l'engin français évoluant à forte altitude au-dessus du P.C. de la brigade. Un coup du hasard, certes, mais fort significatif. Dans un silence presque total le projectile a pu atteindre une telle vitesse qu'il s'est révélé mortel par la profondeur de sa pénétration (2).

Le général allemand a été sans doute la victime la plus illustre de ce type d'arme longtemps sous-estimée et même tournée en dérision par la presse allemande : *"Ah, quelle aviation lamentable! Maintenant elle lance même des fléchettes d'acier sur nos troupes !* " (3). Simultanément, les Empires centraux protestèrent contre cet *"outil de guerre barbare"* mais, tacitement, les Allemands comme les Autrichiens avaient déjà commencé à en concevoir eux-mêmes différents modèles, afin de *"les employer en grand nombre contre des objectifs au sol"* (4). Les fléchettes de la firme Bosch de Stuttgart portaient même, sur les emballages, l'inscription en français *"Invention française - fabrication allemande" !*



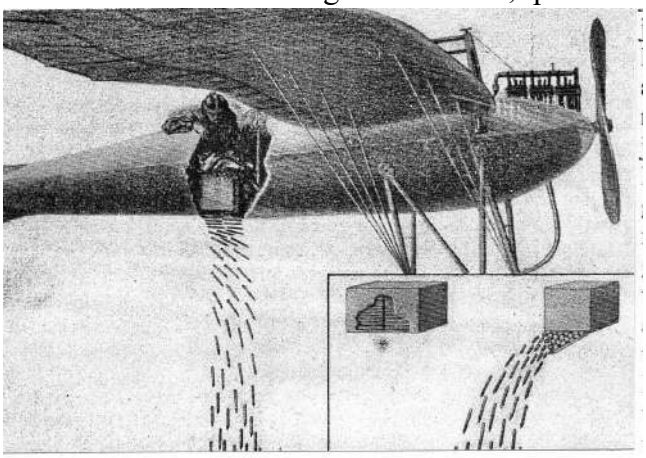
Fléchettes Bon (à gauche) et Ranken (à droite), d'une longueur de 12,5 et 13 cm (Icare, n° 85, 1978)

Du côté français, la *"bonne vieille balle Bon*", une fléchette en acier conçue par un colonel du même nom, avait déjà été employée en 1913 au Maroc, ceci avec des résultats jugés assez encourageants pour maintenir et même intensifier considérablement son utilisation en 1914-15 Par contre, une fléchette incendiaire fixée au bout d'un ballon, expérimentée dès fin 1910 et lancée également au Maroc pour mettre le feu aux champs de céréales, avait eu moins de succès. Comme cet exposé a pour but de relater surtout quelques effets des fléchettes d'acier, je me borne ici à en rappeler les caractéristiques essentielles : les fléchettes antipersonnelles Bon et Ranken, de loin les plus employées du côté allié, furent lancées d'abord à la main sous forme de faisceaux composés chacun de 30 à 50 projectiles. Puis, un peu plus tard, on fixa des boites pouvant contenir jusqu'à 500 - parfois jusqu'à 1 000 - fléchettes soit au fond de la carlingue, soit sous les ailes de l'avion. Un levier commandait l'ouverture de la boite dans la carlingue tandis que l'aviateur actionnait celle des boîtes fixées sous les ailes au moyen d'une ficelle (6).

Les fléchettes avaient une longueur variant entre 12 et 16 cm et un diamètre moyen de 8 mm. Leur poids, en moyenne autour de 20 grammes, pouvait atteindre jusqu'à 40 grammes par unité, ce qui représentait alors une charge assez considérable pour les avions légers en service en 1914 (jusqu'à 20 kg pour une boite de 500 fléchettes). La cannelure pratiquée dans leur partie arrière, le plus souvent en croix, permettait que ces projectiles dirigeassent leur pointe plus lourde automatiquement vers le bas, immédiatement après leur lancement qui s'effectuait sous forme d'une gerbe elliptique. On avait calculé que, lancés d'une altitude de 1.500 m, ils atteignaient près du sol une vitesse de 200 mètres/seconde, avoisinant celle d'une balle de fusil 8, tout en couvrant alors une surface de 500 m2 pour une "charge" de 500 fléchettes'.

D'après le peu de renseignements dont on dispose, les fléchettes n'auraient guère été appréciées par les aviateurs allemands, notamment parce qu'elles *"diminuaient le rayon d'action et la capacité de montée des machines"* (10). Du côté français, où l'on disposa très tôt, notamment avec les Maurice Farman et les Voisin, d'engins robustes susceptibles d'emporter des charges relativement importantes, l'emploi de ces projectiles a été notablement intensifié jusque vers l'automne 1915. Déjà, en octobre 1914, l'augmentation considérable de la production permit à l'aviation française une

consommation moyenne de 50 000 fléchettes par jour (11). Mais, infailliblement, l'amélioration du poids, des techniques de lancement et de l'efficacité des bombes, tout comme l'importance grandissante de leur effet psychologique, firent renoncer à ce type d'arme.
La discrétion des Alliés sur l'effet des fléchettes de leurs adversaires se comprend mieux, du fait de l'emploi en nombre plutôt limité de celles-ci par les Allemands, que celle de ces derniers. En effet, on trouve très peu de récits allemands se rapportant à cet outil de bombardement pourtant redoutable. Quelques blessés légers parlent avec un dédain manifeste de leur "égratignures", une attitude qui a largement contribué à la fausse impression que les fléchettes n'auraient constitué, en somme, qu'une arme très peu efficace. Même la mort du général von Meyer fut déclarée plus tard comme *"accidentelle"* (12), et on a l'impression que, dans les historiques de régiments, les pertes subies par fléchettes ont été consignées ailleurs, parmi les éclopés, les morts par insolation pendant les marches, etc...



Lancement de fléchettes contenues dans une boîte fixée au fond de la carlingue (« Der Krieg », vol. 4, 1915)

Le seul rapport médical allemand paru à la mi-septembre 1914 sur les blessures causées par ce type de projectiles, a pourtant eu un large écho dans les journaux, aussi bien que dans les revues spécialisées de l'époque. Mais chaque rapporteur l'a aussi interprété à sa convenance. Et pourtant, ce rapport (13) est fort éloquent, comme on peut en juger.
Le 1er septembre 1914 un régiment wurtembergeois non identifié (14) se repose au bord d'une route près de L. (Longuyon?), chaque compagnie en rangs serrés et gardant les 8 mètres d'intervalle réglementaires avec sa voisine. Deux avions évoluent alors entre 1 200 et 1 500 mètres d'altitude. On ne leur prête aucune attention.
Brusquement, c'est la panique: 15 soldats sont touchés par des fléchettes d'acier, dont un mortellement atteint à la tempe, ainsi que deux chevaux. Le médecin qui a traité ultérieurement les 14 blessés à Stuttgart, précise qu'on aurait retrouvé sur place une cinquantaine de fléchettes, ce qui traduirait une efficacité avoisinant les 33 %. Ce "succès", tout à fait exceptionnel certes, s'explique par la position, pour la plupart assise, des soldats au repos, soldats placés en rangs serrés au sol et donc très vulnérables aux projectiles lancés. Le médecin ajoute qu'un peu plus loin, une batterie et un autre régiment d'infanterie auraient également été visés, sans préciser les pertes subies par ces unités.
Les 14 blessés examinés par le Dr. Volkmann avaient reçu des blessures aux parties suivantes du corps: dans le mollet (3), aux pieds (4), dans la nuque (1), au bras (1), à la tête (3), dont une à la bouche traversée de part en part; la blessure mortelle s'ajouterait dans ce type de blessures, ainsi qu'à la main (2). Un soldat qui avait eu le talon transpercé, fut littéralement cloué au sol par le projectile: *"Mais il a pu retirer la fléchette tachée de terre à travers la blessure, et au bout de quelques jours, celle-ci ne s'était toujours pas infectée".* Par ailleurs, une seule des blessures, immédiatement traitées à la teinture d'iode, se serait enflammée par la suite. Dans ses conclusions, le médecin met en évidence deux phénomènes : apparemment les fléchettes pointues ont *"contourné"* les os, et elles ont été tout à fait *"saines",* au contraire de certaines balles de fusil munies d'un anneau laqué (15).
Bien entendu, dans les revues militaires qui ont commenté la publication du Dr. Volkmann, on a immédiatement mis en garde les officiers au front contre la pratique communément appliquée avant la guerre du bivouac des unités en rangs serrés, notamment lorsqu'elles forment des colonnes de marche. Mais déjà, dès la fin d'août 1914, le lancement manuel de bombes avec une précision tout à fait remarquable et par des aviateurs français bien entraînés avait causé des pertes bien plus élevées parmi les troupes au repos. Néanmoins, il fallut encore du temps avant qu'on prit conscience partout de ces nouveaux *"dangers venant du ciel".*

Notes :

1- H.RITTER, Meine Erlebnisse als Sanitatsoffizier, 1934, p. 31.
2- Circonstances relatées dans le Biebricher Tagespost, édition du 13 octobre 1914. - Le général était fort connu dans la région car il avait commandé autrefois le 5ème Dragons à Hofgeismar.
3- Kalnische Volkszeitung du 17 septembre 1914.
4- E. PETER, Die k .0 .k. Lufischiffer - und Fliegertruppe Osterreich -Ungarns 1794 - 1919, 1981, p. 128. Les fléchettes déversées pendant la bataille de la Marne sur le 41ème R. I. breton (récits de Y.M.CONAN et de G. VEAUX) étaient certainement lancées par mégarde par des avions français. En effet, le premier emploi de fléchettes par l'aviation autrichienne n'a eu lieu que le 22 octobre 1914 contre un train régimentaire russe. Les Allemands ont commencé à employer cette arme tout au plus une quinzaine de jours auparavant.
5- Pour de plus amples informations, voir R.MARTEL, L'aviation française de bombardement, vol. 1 : Des origines à la fin de 1915, 1937, 241 p.
6- Ce furent notamment les Anglais qui adoptèrent la fixation des boites contenant 250 fléchettes chacune, sous les ailes de leurs avions. R. T. BICKERS (The First Great Air War, 1988) laisse cependant sous-entendre le peu d'enthousiasme des aviateurs anglais pour cette arme (p. 34).
'- Le rapport du Dr. Volkmann, relaté ci-après, décrit une cannelure "inversée" ayant laissé subsister, sur les deux tiers arrière de la fléchette, "une ossature de quatre tiges individuelles".
8- B. COOPER et J. BATCHELOR, Bombardiers 1914 - 1939 , Les Documents Hachette, Armes de la lère Guerre Mondiale, N° 5 , 1977, p. 29.
9- "Fliegerpfeile", in Kriegstechnische Zeitschrift für Offiziere aller Waffen, 17ème année, 1914, p. 390.
10- General von HOEPPNER, Deutschlands Krieg in der Luft, 1921, p. 17. L'avis de ce responsable de l'aviation de guerre allemande est cependant, comme dans bien d'autres domaines, à considérer avec prudence car pouvant cacher certaines insuffisances, par exemple en ce qui concerne la fabrication des fléchettes.
"- R. LAOUENAN, La fléchette ou "balle Bon" est associée aux débuts de l'aviation de bombardement en 1914-1915 , Verdun, Cahiers de la Grande Guerre, N° 22, 1993, pp. 83 - 86.
2- G.WEGNER, Stellenbesetzung der deutschen Heere 1815-1939, vol. 1, 1990, p.382.
'3- Dr. J. VOLKMANN, Kriegschirurgische Erfahrungen über Pfeile als Wurfgeschosse, in Feldarztliche Beilage zur MünchenerMedizinischen Wochenschrift, 15 septembre 1914, pp. 1954 - 1955.
14- Aucun des historiques de régiments wurtembergeois en la possession de l'auteur ne mentionne cette affaire.
15- Le soupçon, très répandu au début de la guerre, que ces marquages sur les balles pouvaient provoquer des inflammations s'est rapidement dissipé. Par contre, le fait que le Dr. Volkmann ait tant insisté sur le caractère médicalement "sain" des fléchettes, met le lecteur quelque peu mal à l'aise: voulait-il, en sous-entendu, suggérer ainsi l'emploi de fléchettes empoisonnées ?

Affiche

Analyse d'une affiche française de propagande de la Grande Guerre

par Frédéric MAGNAN

Frédéric Magnan, professeur d'histoire et géographie, a constitué au fil des ans une impressionnante collection d'affiches de la Grande Guerre. Il a exposé plusieurs fois ces documents et a réalisé un travail de décryptage du sens de chacune de ces affiches. Dans la revue *Bretagne 14-18* n° 1, il nous avait déjà confié l'analyse pédagogique d'une affiche (pages 230-231). Dans le bulletin 16, un de ses articles traitait de la recherche qu'il mène. Ici, il nous donne l'analyse d'une autre affiche. *(Nous nous excusons de ne pouvoir présenter cette affiche qu'en noir et blanc, ce qui ne permet pas de suivre l'analyse des couleurs...).*

• Présentation de l'affiche.

Le document est une affiche de propagande dont le message est de nature politique. Comme la plupart des affiches de propagande pour le financement de la guerre, elle s'adresse à l'ensemble de la nation.

L'affiche date de 1917 et a été réalisée par l'illustrateur Auguste Leroux (format 120x80); l'imprimeur est Joseph Charles.

Le thème de l'affiche est la souscription au 3eme emprunt de la Défense Nationale lancé par le gouvernement français pour supporter l'effort de guerre. Cette affiche est destinée à la France.

• Analyse de l'affiche.

Analyse de l'image.

L'image est construite à l'aide de lignes verticales (corps du soldat en station debout), de lignes horizontales (bras du soldat) mais aussi de courbes (rondeur du visage de l'enfant, des cheveux de la mère et du nouveau-né). Toutes ces lignes donnent un caractère rassurant à l'ensemble de l'image.



Le dessin est très figuratif et très réaliste. Le réalisme est rendu par le souci du détail (uniforme, visages.), par les nuances des couleurs, par les nombreux traits de crayon, par les ombres qui donnent du volume et de la vie aux éléments représentés.

Il faut noter le choix des couleurs : le bleu horizon (qui parle à toute la France de l'époque) et la couleur sombre de l'habit de l'enfant contrastent avec le fond très clair, ce qui permet d'attirer l'oeil sur le soldat portant l'enfant.

De nombreux Français et Françaises ont dû se reconnaître dans cette image très stéréotypée (l'homme, la femme et les deux enfants, le poilu très classique, le nouveau-né dans les bras de sa mère...). Soulignons que le thème de l'enfance est souvent utilisé par la propagande pour toucher la sensibilité du public visé. On peut signaler que l'illustrateur s'est représenté lui-même sur cette affiche avec son fils dans les bras.

Analyse du texte.

Le texte qui encadre l'image a aussi de l'importance. Il se compose de deux parties. Arrêtons-nous sur le choix des caractères et la place occupée par le texte en bas de l'affiche. Il semblerait qu'il y ait eu un souci d'assimiler l'affiche à une carte postale, peut-être une de celles expédiées du front par un soldat loin des siens ! Le verbe d'action *"combattre"* est d'ailleurs utilisé et renforcé par un point d'exclamation. La formule revêt aussi un caractère patriotique: le mot *"France",* au centre du message, prend ici toute son importance. Reste à lever l'ambiguïté du pronom relatif *"Celle":* la majuscule laisserait à penser qu'il s'agit d'une reprise anaphorique de la France mais n'est-ce pas aussi un commentaire de l'image présentant des enfants qui ne demandent qu'à grandir auprès de leurs parents ? L'expression temporelle *"chaque jour"* renforce le caractère d'urgence du texte qui apparaît en haut de l'affiche, *" Souscrivez ",* à la fois ordre et prière.

Association

Vauquois et les Amis de Vauquois

Lorsque l'empereur romain Marc-Aurèle installe dans cette région des vétérans et des prisonniers germains, les Quades (Val des Quades...Vauquois), il ne se doute pas de la place que prendra tragiquement dans l'Histoire, beaucoup plus tard, la petite colline. Elle fut d'abord un Mont des Cigales où furent érigés à la fin du premier millénaire un château et une chapelle, dédiée à Notre-Dame. Le château fut vite rasé mais, sur le Mont de Notre-Dame de Vauquois, s'établit une ville neuve qui, située dans une région de conflits incessants, traversa les remous de l'Histoire avec plus ou moins de bonheur. Jusqu'à ce que le petit bourg paisible de Vauquois se trouve pulvérisé dans la

gigantesque tourmente de la première guerre mondiale et que s'inscrive, dans la mémoire des combattants et dans l'histoire du conflit, le sinistre nom de **"La Butte de Vauquois".**
Du 24 septembre 1914, date de l'occupation de ce point haut par les troupes allemandes jusqu'au 26 septembre 1918, jour de sa reprise totale par les soldats américains, Vauquois va être l'objet, au long de ses 500 mètres de crête (pour 50 mètres de large), de combats incessants. A la suite d'assauts répétés et sanglants (du 28 février au 4 mars 1915, 3.000 morts ou disparus), l'infanterie française réoccupe la partie sud de la colline. A partir de là commence la pire guerre de mines du front français: 519 explosions (199 allemandes, 320 françaises) dont celle, au comble de l'horreur, du 14 mai 1916: ce jour, à 16 heures 10, une mine allemande de 60 tonnes éventre totalement l'extrême ouest de la Butte et ensevelit à jamais 108 fantassins français.
Vauquois, village totalement broyé, paysage lunaire, butte coupée en deux par des cratères immenses qui forment un fossé profond de 10 à 20 mètres séparant les premières lignes allemandes et françaises, immense termitière au sous-sol truffé de galeries, lieu d'épouvante et d'angoisse perpétuelle pour les combattants qui y tinrent position (la 10ème Division d'Infanterie de Paris, après y être passée en octobre 1914, y resta de février 1915 à août 1916), laisse toujours ses visiteurs stupéfaits, bouleversés et perplexes.
L'association **Les Amis de VAUQUOIS et de sa Région**, créée en novembre 1985, a pour but d'étudier, d'aménager et de faire connaître le Patrimoine Historique du secteur Argonne - rive gauche de Verdun, et plus spécialement du site de Vauquois, en vue de perpétuer le Souvenir, de favoriser l'Education populaire et de participer à l'animation culturelle et touristique de la région.
Pour atteindre cet objectif, diverses recherches sont menées sur le terrain et dans des centres d'archives et de documentation, des travaux d'aménagement sont entrepris sur la colline ou dans ses souterrains, des actions d'information sont entreprises (accueil et accompagnement de groupes, organisations de randonnées, manifestations, rencontres de jeunes, exposés, expositions, séances audiovisuel-les...), un bulletin est édité et des documents relatifs à l'histoire de la Butte sont publiés. Des actions communes peuvent être menées avec d'autres associations.

Si la visite en surface de la Butte est libre et gratuite de jour (circuit fléché), des visites guidées des installations de surface et souterraines sont organisées par les Amis de Vauquois et de sa Région, le premier dimanche de chaque mois de 9heures 30 à 11 heures, les 1er et 8 mai de chaque année, lors de la journée du patrimoine de septembre et sur rendez-vous pour des groupes (demande écrite).
Pour des informations ou réservations. Téléphone: 03-29-80-73-15 (répondeur). Courrier (de préférence): Association des Amis de Vauquois et de sa Région, 1, rue d'Orléans, 55 270, Vauquois.



a *Le site de Vauquois*

Lire, voir, écouter

Bibliographie

Daniel RICHARD-MAUPILLIER, René RICHARD, Jean VEDOVATI Rééditions

📖 CHAINE Pierre, *Les Mémoires d'un Rat*, Ed. Louis Pariente, Paris, 2000, 338 pages, 150 francs.
📖 CHAMBE René, *L'escadron de Gironde*, XXlème Siècle Gutenberg, Paris, 2000.
📖 PEDRONCINI Guy, *Les Mutineries de 1917*, P.U.F., Paris, 1999, 322 pages, 198 francs.

Etudes et témoignages

🕮 W BENOIST-MECHIN, *Ce qui demeure. Lettres de soldats tombés au Champ d'Honneur 1914-1918,* Editions Bartillat, Paris, 2000, 272 pages, 119 francs.
🕮 BION R. Wilfried, *Mémoires de Guerre, juin 1917 janvier 1919*, Éditions du Hublot, L'Armor-Plage, 1999, 318 pages, 165 francs.
🕮 DENIZOT Alain et LOUIS Jean, *L'énigme Alain Fournier*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 2000, 90 francs.
🕮 DERUYK René, *Dans les serres allemandes*, La Voix du Nord, Lille, 1992, 278 pages, 100 francs.
Des Troupes Coloniales aux Troupes de Marine, un rêve d'aventure, 1900-2000, Lavauzelle, Paris, 2000, 160 pages, 235 francs.
🕮 GRIVE-SANTINI Catherine, *Guide des cimetières militaires de France*, Le Cherche-Midi éditeur, Paris, 1999, 212 pages, 110 francs.
🕮 HALEVY Daniel, *L'Europe brisée, Journal de guerre 1914-1918*, Editions de Fallois, Paris, 1998, 392 pages, 150 francs.
🕮 JACQUELIN Claire, *De la rue d'Ulm au Chemin des Dames, histoire d'un fils, tragédie d'un homme*, 1902-1918, L'Harmattan, 2000, 472 pages, 240 francs.
🕮 KLING (Recteur), *Le 122ème Régiment wurtembergeois d'infanterie de Landwehr dans la Guerre Mondiale 1914-1918*, traduction française de J.C.LAPARRA, Cultures et Loisirs, Brabant/Meuse, 1996, 216 p., 150 f.
🕮 LAPARRA Jean-Claude et coll., *Le vitrail commémoratif de la Grande Guerre en Meuse: monuments de lumière*, Association des Musées de la Meuse (av. R. Poincaré, 55 300, Sampigny), 1998, 180 pages, 200 francs (+ 21 francs de port).
🕮 LAPARRA Jean et Jean-Claude, GAUNY Paul, *Les chapiteaux de la crypte sous la cathédrale de Verdun,* Edit. Culture et Loisirs, Brabant/Meuse, 65 francs.
🕮 LEMARCHAND Lionel, *Lettres censurées des tranchées, 1917*, L'Harmattan, Paris, 2001, 273 pages, 141 francs.
🕮 *Les survivants du Boyau de la Mort, lettres de deux jeunes Wallons en 1914-1918*, Marcel Bolle de Bal éditeur, Bruxelles, 1998, 188 pages, 150 francs.
🕮 MARTIN Edward, *La 28ème Division Garde de Pennsylvanie dans la Guerre Mondiale*, traduction française de J.C.LAPARRA, Culture et Loisirs, Brabant/Meuse, 1998, 78 pages, 65 francs.
🕮 PUTKOWSKI Julian et SYKES Jukian, Shot at Dawn, Leo Cooper, barnsley, 7ème édition, 1999, 302 pages, 20 livres. (Ce livre exceptionnel récapitule chronologiquement et nominativement, avec les attendus détaillés des jugements, la lugubre liste des centaines de *"fusillés pour l'exemple"* de l'armée anglaise, avec le lieu de leurs exécutions et leurs unités. La première édition date de 1989, le ministre de la Défense anglais ayant autorisé une ouverture anticipée des archives de la justice militaire anglaise, avant les 75 ans légaux. Démarche et décision encore impensables en France. Peut être facilement commandé sur Amazone. com).
🕮 RETAILLEAU Léopold, *Carnet de route de Léopold RETAILLEAU*, Editions Le Casque et la Plume, Issy-les-Moulineaux, 2001, 388 pages, 99 francs + 21 francs de port (commander avec chèque de règlement chez Claude Retailleau, 33, Avenue Michel-Ange, 91 760-Itteville).
🕮 TREVISAN Carine, *Les fables du deuil - La Grande Guerre: mort et écriture*, P.U.F., Paris, 2001, 219 pages, 134 francs.
🕮 W WEBER Jean-Julien, *Sur les pentes du Golgotha, un prêtre dans les tranchées*, La Nuée Bleue, Strasbourg, 2001, 318 pages, 135 francs.

BRETAGNE 14-18
Association de recherches et d'études historiques sur la vie des Bretons dans la Grande Guerre
Bulletin de liaison et d'information
ISSN : 1240 - 5396
Directeur de la publication : René RICHARD
Comité de rédaction : Daniel AMOURET, Jean-Pierre COTTE, Marcel FLOC'H, Roger HUGUEN, Yvon KERURIEN, Gabriel LE MER, Frédéric LE PERSONNIC, Thierry LE ROY, Marie LLOSA, Michel PIETO, René RICHARD, Ronan RICHARD.
Secrétaire de rédaction : Ronan RICHARD.
Contacts association : Bretagne 14-18, Bel Horizon, 22 330 - Plessala.
Bretagne 14-18, 6-allée des Bruyères, 22 300 - Lannion.
Contacts bulletin et revue : Ronan RICHARD, le Paradis, 22 600 - Saint-Barnabé.
Bretagne. 14.18(ii wanadoo.fr